

Un jour de la semaine dernière, on lui parlait de la Kermesse et du zèle déployé par un grand nombre de citoyens désireux d'encourager cette vente de charité organisée au profit de l'hôpital Notre-Dame.

—Moi, je ne puis donner, dit-il, je n'ai rien. Puis après un moment de réflexion... Cependant, je me trompe, j'ai une montre en or, ma vieille montre qui ne m'a quitté depuis mon départ de France... depuis plus de soixante ans... Prenez et offrez-la aux dames de la charité de la Kermesse...

Et le lendemain, M. l'abbé Collin la remettait à la présidente.

La chose est bien simple, n'est-ce pas, eh bien ? je trouve cela magnifique, ce don de ce vieillard qui n'avait pour tout bien qu'une montre, un souvenir peut-être ! la seule chose qui lui rappelait sans doute la famille éteinte, un ami disparu, il la donne.

Si j'avais été riche, j'aurais offert mille piastres pour cette montre et je l'aurais bien vite reportée au bon vieillard.

Leon Teden

DIEU ET PATRIE

C'est dans la Floride et la Virginie, c'est aussi au Canada qu'on peut aimer toute sa vie ce que l'on aime pour la première fois : l'innocence et la vertu.—RAYNAL.



On saurait décrire, quelle expression parviendrait à rendre nettement le sentiment d'émotion qui s'est emparé de nous, le jour de la Fête-Dieu, à Montréal !

Pauvre Français, retrouvant ici sa religion, l'amour de sa patrie et sa langue si inaltérablement conservées, qu'il en verse encore des larmes de joie et de bonheur.

Notre drapeau aux trois couleurs, fièrement déployé aux tourelles de Notre-Dame et flottant aux fenêtres de toutes les maisons, faisait revivre nos souvenirs d'enfance, nos douleurs passées, nos espérances futures.

Puis, cette procession de la Fête-Dieu à laquelle nous avons tous assisté dans la mère-patrie, ramenait en nous un regain de tendre et insouciant jeunesse.

Pourquoi faut-il qu'en certaines villes de France de tristes arrêtés suppriment ces manifestations qui gravent au cœur de tous ces deux sentiments intimes : *Dieu et Patrie* ?

Merci, Canadiens, de n'avoir pas dégénérés, d'avoir su et pu rester si Français. Mais un propos que nous avons entendu ici, ces jours derniers, nous revient : *Les Français ne sont pas religieux* ! Si, par hasard, il vous a été donné d'en rencontrer, soyez persuadés qu'ils pêchent plutôt par laisser-aller, par légèreté que par conviction. La France a toujours été et demeure la fille aînée de l'Eglise comme ses enfants sont de fervents catholiques.

* * *

Un exemple entre mille :

C'était longtemps, bien longtemps même avant 1870, la procession de la Fête-Dieu traversait la petite ville de Saint-Pol, dont les rues étaient jonchées de feuillages et de fleurs, les maisons tendues de draps blancs ornés de roses. La musique du 65^e régiment de ligne mariait ses accords avec ceux de la musique municipale, tandis que les fidèles chantaient de pieux cantiques.

Lentement, le vénérable doyen gravit les marches d'un splendide reposoir, il contemple son troupeau recueilli — une ville entière à genoux — et il le bénit en levant dans ses mains tremblantes le Dieu des Armées, pendant que le canon tonne et que s'élève ce commandement militaire : *Garde à vous ! Portez armes ! Présentez armes ! Genou terre !*

Parmi les petits enfants qui, habillés en anges pour la circonstance, jetaient des fleurs au moment de la bénédiction, se trouvait notre héros, Martius Cavois.

Il était bien chétif et malingre, même un peu distrait le petit, et, ses fleurs jetées, il se retourna. Contemplant cette foule agenouillée devant ce digne prêtre qui élevait quelque chose d'étonnant comme le soleil, puis ce drapeau qui s'inclinait il se prit à penser : « Qu'est-ce que tout cela ? »

* * *

Plus tard, il le sut à l'école communale de M. Petitfils, on lui enseigna quels étaient ses devoirs de citoyen envers la patrie. On lui affirma, on lui prouva par maints exemples d'héroïsme que renferme l'histoire de France, que jamais on ne devait abandonner son drapeau, que celui qui commet une telle infamie est un lâche !..... un homme indigne de la vie.

On lui redit aussi : qu'en défendant ces trois couleurs il combattait pour sa ville natale, ses parents, ses amis, pour la France enfin, qui est notre seconde mère, et qu'il n'y a rien de plus naturel qu'un fils fasse le sacrifice de sa vie pour sauver sa mère.

Le vénérable prêtre qui le fit communier lui enseigna ce qu'était Dieu, ses commandements et ce qu'il devait faire pour bien remplir ses devoirs de chrétien..

Néanmoins, quelques années plus tard, lancé à travers la vie, soit par insouciance, légèreté ou dissipation, il lui sembla que toutes ces choses étaient loin, bien loin derrière lui, et qu'elles avaient disparu de son esprit comme un rêve.

* * *

Napoléon III, sentant crouler son trône, avait déclaré la guerre et s'était rendu... Bazaine venait de livrer Metz-la-Pucelle... Les mauvaises nouvelles se succédaient de jour en jour. La voix du devoir se fit entendre à Martius Cavois, qui s'engagea dans les chasseurs à pied.

Combien en aije vu de ces jeunes gens quitter la charrie pour venir, leur vénérable pasteur à leur tête—marchant au pas, près du tambour—répondre à l'appel de la Patrie en danger ! Combien peu sont revenus ! Combien dorment, couchés dans les vallons ignorés, qui comptaient reposer un jour à l'ombre du petit clocher !

Nos armées étaient formées à la hâte, à la volée, pour me servir d'une expression populaire. On manquait de tout, d'armes, de munitions, de vêtements et, pour combler la mesure, l'hiver devenait chaque jour de plus en plus rigoureux.

Il fallait lutter quand même, au moins sauver l'honneur !... Pourtant, nos soldats improvisés et indisciplinés se défendaient bravement et savaient noblement mourir ; mais, accablés par le flot germanique sans cesse grossissant, ils reculaient, mais pas à pas, défendant chaque ville, chaque village, chaque hameau jusqu'à la dernière cartouche.

L'armée du Nord battait donc en retraite, quand les Prussiens vinrent occuper Bapaume. Le général Faiderbe les repousse, les bat, leur tue trois mille hommes, leur enlève deux drapeaux et les met en pleine déroute.

Au fort de l'action, un régiment de chasseurs, lancé à corps perdu à la bayonnette sur les Prussiens, se trouva tout à coup enveloppé. Il y eût, dans un petit vallon, une lutte héroïque : Trois fois les chasseurs fondirent sur l'ennemi, trois fois ils reculèrent, sans pouvoir entamer cette muraille humaine qui semait à chaque seconde la mort parmi leurs rangs. Enfin, un renfort parvint, la charge reprend plus vive, plus furieuse... une clameur inouïe, inénarrable sort des rangs broyés des Allemands, une trouée épouvantable, sanglante, s'y fait : la victoire est à nous !

Au milieu de la mêlée, Martius Cavois, apercevant quelques Allemands qui défendent leur étendard, se précipite, tombe sur eux comme la foudre, leur enlève le drapeau et le rapporte en chancelant.

* * *

Il est là, sur un matelas, dans une église transformée en ambulance, le plomb qu'il a dans la poitrine l'opresse de plus en plus. Et partout autour de lui des mourants râlent, des blessés se tordent de douleur et des imprécations s'élèvent de quelques bouches en diverses langues, maudissant la guerre et ceux qui la font.

.....Près de la mort, dit-on, l'homme revoit en quelques minutes sa vie passée. Martius se revoit lui aussi, petit... tout petit enfant ; à la procession ; à l'église le jour de sa première communion. le brassard blanc au bras ; plus tard !... ah ! oui plus tard, au bras de son Elise dans les belles allées de sapin du grand bois de Saint-Michel, se faisant mille serments. Enfin le départ, les recommandations de sa mère...

Oui, ils sont tous là ! personne ne manque : son père, sa mère, ses frères ! Il sont tous là ! Il va leur parler...

Non ! c'est un rêve, il faut mourir ; il faut mourir à vingt ans, à la fleur de la vie !... La balle qu'il a là, dans sa poitrine, lui pèse plus lourdement, elle l'étouffe !

Mais, qui est là ? C'est un prêtre qui lui parle de Dieu, de son amour, du dernier sacrifice qu'il a fait à la Patrie. Martius l'écoute avec pitié : il prie, il pardonne à celui qui l'a frappé !

Et pendant qu'un vieux sergent de Zouaves qui agonise répète en son délire : *Garde à vous ! ...tez armes ! ...zentez armes !*... le prêtre bénit une dernière fois Martius Cavois qui exhale son dernier soupir en murmurant :

—Mon Dieu ! Mon Dieu ! Vive la France !

ARTHUR DE MORTEMART.

ÉTYMOLOGIE

ANVERS



ANVERS s'appelle en latin Antverpia, Handoverpia, Antorpia, Antverpha, Andoverpum, Antuerpia, — en flamand Antwerpen, — en allemand Antorff, — en espagnol Anvers et Ambérés. On

a donné plusieurs étymologies du mot Antwerpen. Cette ville est située à l'endroit où était autrefois un chantier, en flamand *werf*. Or, quelques étymologistes prétendent qu'on aurait dit *Borgt aen't werf*, bourg au chantier, ensuite par abréviation *aen't werf* seulement. Selon d'autres, le nom de cette ville vient du vieux mot flamand *Aenwerp*, qui veut dire alluvion, parce qu'elle fut bâtie sur un sol composé de terres rapportées. D'autres enfin, et ces derniers s'ils ne sont les plus véridiques sont du moins les plus nombreux, font venir Antwerpen de *hand* ou *hant* qui signifie *main* et de *werpen* qui veut dire *jeter*. Ils expliquent cette étymologie par l'aventure suivante :

Dans les premiers temps d'Anvers, disent-ils, un géant russe, à qui les plus exagérés donnent la moyenne taille de cent quarante pieds, se construisit un fort dans cette ville. Bientôt ses exactions et ses cruautés soulevèrent les paisibles bourgeois d'Anvers. Sept jeunes Anversois se dévouèrent alors et résolurent de tuer le géant. Sous le prétexte d'échanger des marchandises, ils s'approchèrent de lui et le criblèrent de balles. Le colosse tomba en poussant des hurlements horribles. Les sept braves saisissant cet instant, le rachevèrent, et l'un d'eux, un jeune romain nommé Salvius, lui coupa la main qu'il jeta dans l'Escaut, à la vue du peuple accouru. D'où l'étymologie *hand* ou *hant* (main) et *werpen* (jeter). L'euphonie a fait Anvers de Antwerpen.

HECTOR SERVADÉ.

ERRATUM.—Dans l'étymologie du mot Améri- que, dernier numéro du MONDE ILLUSTRÉ, au lieu de la phrase commençant par "L'imprimeur lorrain proposa..... ; il faut lire "L'imprimeur lorrain proposa de donner le nom d'Amérique à la prétendue découverte d'Amérique Vespuce Christophe Colomb alors sur son lit de mort ne put refuter les dires d'Aylacomylus. Le nom d'Amérique fut adopté par les cosmographes, et son euphonie plaisant beaucoup à l'oreille, il fut bientôt admis pour désigner le nouveau continent."

LA FEMME CANADIENNE

Les épreuves du travail de M. Barthe, *La femme Canadienne*, n'étant pas arrivées à temps pour l'impression du journal, nous sommes forcés d'en retarder la publication au prochain numéro.